

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Stanislas Coté.—En fumant, par Raoul Renault.—Le départ du toit paternel.—Charité, par Jules Lemaître.—Les mois fleuris.—Réc réactions de la famille.—Feuilleton.

GRAVURES : Le départ du toit paternel.—Les mois fleuris : septembre.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Si nous commençons la causette par un bout d'histoire? — un histoire de sauvages! La mode est un peu aux anniversaires. Je veux en noter une, pour deux raisons : la première, pour rappeler à notre génération oublieuse et quasi insouciance, ce qu'ont enduré de misères et de tribulations ceux qui ont fondé Montréal; la deuxième, pour leur fournir un point de comparaison entre les dangers continuels auxquels étaient exposés les Montréalais d'autrefois et la sécurité complète dont jouissent les Montréalais d'aujourd'hui.

Il y aura juste deux cents ans au mois d'août 1889, que le lamentable événement, désigné sous le nom de « Massacre de Lachine, » aura eu lieu.

M. Denonville était alors gouverneur du Canada; c'était un brave homme, mais pas pratique du tout. Garneau dit à son sujet : « Peu de gouverneurs ont autant écrit et autant fait de suggestions, la plupart très sages, sur le Canada, et peu l'ont laissé dans un état aussi déplorable lorsqu'on a été obligé de le rappeler. » Et notre grand historien ajoute la réflexion suivante : « L'administrateur, le gouvernant, doit être essentiellement un homme d'action, s'occupant plutôt à mettre en œuvre des plans possibles qu'à en suggérer sans cesse de toutes sortes, sans prendre le temps d'en réaliser aucun. »

Les gouverneurs d'aujourd'hui sont dispensés d'être des hommes d'action; la loi leur colle une demi-douzaine de conseillers, responsables aux braves électeurs qui n'en peuvent mais, très souvent, de la conception et de la réalisation de toute espèce de plans, même des plans de nègre.

. Donc, on était au mois d'août 1689; contre toute attente, depuis plusieurs mois le pays jouissait d'une tranquillité profonde que des bruits sourds d'invasion ne purent troubler, quoiqu'on se prit parfois à s'étonner de ce calme dans lequel, sans la lassitude générale, on aurait pu voir quelque chose de sinistre, et que le gouverneur fut positivement prévenu que les Iroquois préparaient un armement considérable. On trouvait le repos si doux, qu'on ne voulait pas croire au danger.

Rien encore au commencement d'août n'annonçait un événement extraordinaire, lorsque

tout à coup, quatorze cents Iroquois traversent le lac St-Louis, dans la nuit du 5, au milieu d'une tempête de pluie et de grêle qui favorise leurs projets et débarquent à la sourdine sur la rive de la partie supérieure de l'île de Montréal.

Dès avant le jour ils sont distribués par petits groupes à toutes les maisons des colons, sur un espace de plusieurs lieues. Tout le monde était plongé dans un profond sommeil, sommeil éternel pour la plupart. Le signal est donné; alors un effroyable cri de mort se fait entendre, les maisons sont enfoncées et le massacre commence partout à la fois : on égorge les femmes et les enfants; on met le feu aux maisons de ceux qui résistent afin de les forcer à sortir, et lorsqu'ils en sortent c'est pour tomber entre les mains des sauvages qui exercent sur eux tout ce que peut inspirer la fureur. Les femmes sont déchirées; les barbares mettent à la broche les enfants vivants et forcent les mères à les faire rôtir elles-mêmes. Les Iroquois se fatiguent pendant de longues journées à inventer des supplices nouveaux. Deux cents personnes de tout âge et de tout sexe périssent dans les flammes. Un grand nombre d'autres sont emmenées aux villages iroquois pour y être livrées au supplice. L'île entière est inondée de sang et ravagées jusqu'aux portes de Montréal. Non contents, les sauvages se rendent à la paroisse de Lachenaie, qui est incendiée et massacrée toute entière.

Les Iroquois, répandus dans le pays, saccagèrent tout ce qui ne pouvait leur résister et laissèrent partout des traces sanglantes de leur barbarie. On peut dire que pendant deux mois et demi ils se promènèrent comme un incendie qu'excite un vent qui change sans cesse de direction et qu'ils restèrent maîtres de la campagne jusque vers la mi-octobre, alors qu'ils disparurent.

Ce qui précède est le récit de Garneau qui fait observer qu'à la première nouvelle de l'irruption du gouverneur Denonville perdit la tête. Pauvre homme! s'il avait eu pour le conseiller une demi-douzaine de ministres responsables, l'histoire ne lui aurait point, peut-être, reproché son ineptie.

Il y a trois ans, le Nord-Ouest a failli être le théâtre de semblables scènes de carnage, et il s'est même trouvé des gens sérieux qui n'auraient pas tout-à-fait désapprouvé les actes du sauvage Gros-Ours.

. J'ai beaucoup admiré, il y a une quinzaine de jours, un dimanche, un sermon de monsieur le curé de Notre-Dame sur l'éducation des enfants, et particulièrement sur l'éducation pratique à donner à nos demoiselles canadiennes.

M. le curé a touché la note juste, et si je ne craignais pas de le scandaliser, je dirais qu'il a fait un cours complet sur « l'art de trouver un parti convenable » et sur le « secret de garder son mari à la maison. »

La leçon a été bonne; maintenant les paroissiens en attendent une sur l'éducation à donner aux jeunes garçons, et elle sera la bienvenue, celle-là aussi.

Montréal est dans le moment orné d'une génération de montards variant d'âge depuis quinze ans jusqu'à vingt-et-un ans, qui cause un peu d'anxiété à l'observateur.

Je ne demande pas qu'on en fasse une génération de petits saints, ce serait trop exiger; mais au moins qu'on en fasse une génération polie, une génération qui apprenne à fréquenter un peu plus la famille et à éviter le petit club de cartes et les restaurants borgnes. Pour s'assurer si je dis vrai, on peut faire une chose bien simple : regarder, écouter et comparer. On trouvera de quoi s'édifier grandement.

La bonne habitude de la fréquentation des familles est presque totalement perdue; pour beaucoup trop de jeunes gens généralement bien doués pourtant, le club et la chambrette où l'on s'étiole remplacent le salon hospitalier où la jeunesse s'épanouit, où se préparent les bons mariages. On oublie trop cette loi formulée en quatre vers :

Un nid, c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bénit.
A l'homme, à l'oiseau sur la terre,
Dieu dit tout bas : « Faites un nid ! »

Je vous le demande : un jeune homme peut-il être bien en mesure de se faire un bon nid capable de

résister aux tempêtes de la vie, s'il dépense ses nuits et son argent dans des guingettes ou dans des chambrettes où, la plupart du temps il contracte la calvitie, l'anémie, la diabète, le mal des rognons, la myopie, l'impuissance, quoi! — Oh la jeunesse! comme c'est beau un jeune homme vigoureux, sain, intelligent — je ne dis pas riche d'argent, la richesse est une bonne blague après tout; comme c'est bon la jeunesse! — Ecoutez ce que Paul Féval en dit :

La jeunesse attire et séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé; la jeunesse en sa fièvre et divine fleur, avec sa chevelure abondante, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux, avec son avenir gros de bonnes promesses.

On dit souvent : tout le monde est jeune une fois dans sa vie. A quoi bon chanter cette goïre qui ne manque à personne? En avez-vous vu des jeunes hommes? et si vous en avez vu, combien? Moi je connais des enfants de vingt ans et des vieillards de dix-huit. Les jeunes hommes, j'en cherche. J'entends ceux-là qui savent en même temps qu'ils peuvent, faisant mentir le plus vrai des proverbes, ceux-là qui portent comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur, ceux-là qui ont tout à foison : l'honneur, le cœur, la sève, et qui s'en vont brillants et chauds comme un rayon répandant à pleines mains l'inépuisable trésor de leur vie.

Ceux-là, on n'en voit presque plus, et c'est grand malheur pour un pays jeune comme le nôtre, pour une belle ville comme Montréal.

Mesdames, votre influence est grande, vous voulez que notre jeunesse soit belle et bonne sans doute; ouvrez lui alors les portes de vos demeures, ouvrez-les toutes grandes, faites une concurrence acharnée au club, à la guinguette, à la chambrette, à tout ce qui détourne la jeunesse des choses utiles; aux œuvres de charité qui entretiennent votre zèle de chrétienne; ajoutez l'œuvre du perfectionnement de la jeunesse par la fréquentation de la famille. Les bons patriotes ne vous en aimeront que plus.

. Quelques bonnes âmes sont sous l'impression que le Canada est exposé à une guerre avec les Etats-Unis par suite du rejet du traité des pêcheries par le Sénat américain, et elles se demandent avec terreur ce que nous deviendrions, pauvres Canadiens, dans une pareille éventualité.

Eh! ma foi, je crois bien que nous resterions Canadiens tout de même. Tout semble arrangé d'avance pour cela. Mais il faut une forte dose de confiance en la Providence du bon Dieu pour qu'il nous soit permis de rester ce que nous sommes.

Il est bien vrai que nous avons une marine insaisissable et une armée formidable qui porte fièrement inscrit sur ses drapeaux le nom de « Batoche, » mais cela ne suffit pas, la confiance en Dieu est notre meilleure sauvegarde.

Et puis, ces Américains sont gens pratiques, ils n'ont aucune envie de faire la guerre au Canada; si peu, que leurs journaux déclarent que tout le bruit qui se fait actuellement est tout simplement l'œuvre de politiciens en quête de popularité. Les Américains aiment mieux faire des affaires avec les Canadiens que de se chamailler sans profit.

Ainsi donc, soyons sans crainte à l'égard de nos voisins; laissons-les, au contraire, se mêler de leurs propres affaires sans aller y mettre notre grain.

. On continue d'armer dans la vieille Europe vermoulue; le vent y est à la fabrication des canons et des fusils plutôt qu'à celle des machines agricoles.

Pour donner une idée de l'activité avec laquelle on fabrique en ce moment un nouvel armement français, il est intéressant de dire que l'on fait par jour 1,800 fusils Lebel, soit 3 fusils par minute, et qu'il a fallu pour arriver à ce résultat construire plus de 8,000 machines, lesquelles mises bout à bout présenteraient un développement de plus de 12 kilomètres. Cette activité déployée par les manufactures de l'Etat assure à la France une avance de plus de deux années sur l'armée allemande qui en est encore à la période des essais et des tâtonnements.

. Le mot de la fin qui peint toute une situation.